

LIEUX FONDATEURS de la CONGREGATION

« Le message prophétique que portent les lieux fondateurs »**Entre anamnèse et épiclèse pour la gloire du Père****En introduction**

Je voudrais suggérer quelques précautions et précisions avant d'entrer dans le thème que vous avez choisi. Nous devons, en effet, éviter deux écueils pour tracer de manière heureuse et féconde notre chemin de méditation.

Tout d'abord, comme en toute démarche de pèlerinage, nous devons éviter de sacraliser des lieux. Ils renvoient à plus grand qu'eux-mêmes. Ils renvoient à une mémoire évangélique. Chacun de ces lieux renvoie à un moment de profonde humanité qui révèle le Dieu vivant et vrai confessé par André-Hubert et Jeanne-Elisabeth. Pour être explicite, chacun de ces lieux renvoie au Christ et à ce qu'il ouvre comme chemin de vie, à travers d'humbles commencements. De ces lieux, vous vivez : ils renvoient à un moment de l'histoire – le tournant de la Révolution française –, en même temps qu'ils renvoient à plus grand que ce moment lui-même. En ce sens, ce sont des « lieux fondateurs » de votre passé mais aussi de votre présent et de votre avenir. Ils ont du prix parce qu'ils parlent encore aujourd'hui au point que vous choisissiez de vous inscrire dans cette lignée de mémoire¹.

Mais il y a un second écueil possible. Ce pourrait être confortable d'évoquer le temps des commencements et de s'en tenir là. Le risque serait de s'installer dans le passé. Cette attitude est parfaitement contraire à ce que fut la vie d'André-Hubert. Les Actes du colloque tenu à Poitiers (2002) s'intitulent : « Un itinéraire de sainteté sur des chemins imprévus ». Le titre est clair et parfaitement juste. Par conséquent, aller boire à la source des lieux fondateurs, c'est reconnaître qu'il n'est pas d'avenir sans mémoire. La raison d'être de l'acte de mémoire, c'est de nous tenir en marche. L'espérance est vertu de la route et même, à certaines heures, vertu de la nuit. Comment ne pas se souvenir ici d'Abraham ? « Espérant contre toute espérance, il crut [...]. Il était presque centenaire. Devant la promesse divine, il ne succomba pas au doute, mais il fut fortifié par la foi et rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu que, ce qu'il a promis, Dieu a aussi la puissance de l'accomplir » (Rm 4, 18-21). Conformément aux Ecritures, nous confessons la manière dont Dieu est entré dans notre histoire en son Fils, son Unique. Il nous parle aujourd'hui selon ces mêmes Ecritures. Nous avons donc à nous demander en quoi ces lieux fondateurs portent un « message prophétique ». En quoi ces lieux inspirent-ils notre temps ? Il vous reviendra non pas d'abord de « prendre » la parole, mais de la « recevoir » comme une salutation (Lc 1, 28). Elle nous précède. Comme dans le récit de

¹ Fonder une communauté en Thaïlande, pour prendre le dernier pays où vous avez fondé une communauté, ne se fait pas sans référence aux événements fondateurs de votre congrégation. Choisir les lieux d'implantations de vos communautés ne se fait sans cohérence avec ce que vous ont transmis – en paroles et en actes – André-Hubert et Jeanne-Elisabeth.

l'Annonciation, nous ne sommes pas les initiateurs de notre vocation et de notre mission. « Au commencement, était la Parole » (Jn 1, 1). C'est parce qu'André-Hubert et Jeanne-Elisabeth ont écouté, médité, reçu et vécu la Parole de l'Évangile qu'ils transmettent quelque chose de cette Parole que nous désirons recueillir à travers les lieux fondateurs. Ainsi, ces « lieux fondateurs » nous renvoient d'abord aux Écritures ainsi qu'à la tradition spirituelle et pastorale de l'Église. C'est à partir de là que nous sommes appelés à discerner la manière dont nous avons à vivre et à ouvrir des chemins d'Évangile. La fidélité n'est pas la pure et simple répétition du passé, la fidélité vraie est toujours créatrice d'avenir.

C'est ainsi que je reçois le titre que vous avez donné à ces journées. Nous allons fréquenter ces lieux : l'escalier ; les Marsillys ; Molante ; la Grotte ; la Puye. Chacun de ces lieux témoigne de l'enracinement de vos commencements car la foi s'incarne en des lieux qui font sens. Ces lieux, vous les connaissez bien, mieux que moi. Vous y êtes chez vous. Pour approcher ces lieux, avec les précautions d'usage, je partirai du témoignage des deux premiers biographes². Nous nous situerons entre anamnèse et épiclese : entre mémorial des commencements et invocation de l'Esprit aujourd'hui. *Entre anamnèse et épiclese pour la gloire du Père* : ce sous-titre – que je propose en écho à votre titre – indique la nature doxologique de notre méditation. En ces « lieux fondateurs », nous désirons rendre gloire au Père, et au Fils, et au Saint Esprit pour la vocation et la mission d'André-Hubert et de Jeanne-Elisabeth sur la terre du Poitou en un temps de l'histoire particulièrement difficile, nous désirons rendre gloire au Père, et au Fils et au Saint Esprit pour la vérité et la fécondité du témoignage porté jusqu'à ce jour.

1. L'escalier du presbytère : la rencontre d'un pauvre, sacrement du Christ

Nous sommes ici au presbytère de Saint-Pierre-de-Maillé³. André-Hubert devient curé de cette grande paroisse l'année de ses 30 ans. Il est là depuis peu d'années quand survient cet événement. Nous imaginons la scène : un escalier, donc un haut et un bas. La rencontre avec ce pauvre marque une étape décisive de conversion dans sa vie et dans son ministère pastoral. Revenons à l'interprétation donnée dès la première biographie : « Sa foi le persuada que c'était Jésus Christ lui-même qui lui adressait ce reproche par la bouche d'un pauvre »⁴. Précisément, André-Hubert se tient en haut par sa condition sociale et par son aisance matérielle et culturelle. « Sa maison était tenue sur un pied très honorable selon le monde. Un

² A.-C. COUSSEAU, *Notice historique sur M. André-Hubert Fournet, Instituteur de la congrégation des Filles de la Croix, dites sœurs de Saint-André, vicaire général du diocèse de Poitiers, ancien curé de Maillé*, Poitiers 1835, éd. Gilbert de la Porrée, 2006³ ; S.-R. RIGAUD, *Vie de la bonne sœur Elisabeth Bichier des Ages, fondatrice et première supérieure générale des Filles de la Croix, dites sœurs de Saint-André*, Poitiers-Paris, 1867 ; S.-R. RIGAUD, *Vie du vénérable serviteur de Dieu le Bon Père André-Hubert Fournet, fondateur et premier supérieur général des Filles de la Croix, dites sœurs de Saint-André*, Poitiers-Paris, 1873. Ces deux biographies sont originaires du diocèse de Poitiers, ils puisent aux sources les meilleures pour établir leur biographie. Le premier publie sa *Notice historique* un an après la mort d'André-Hubert qu'il a lui-même connu ; alors professeur au séminaire de Poitiers, il a été supérieur du séminaire puis évêque d'Angoulême ; il a participé au 1^{er} concile du Vatican. Le second est Oblat de Saint-Hilaire (congrégation fondée par le cardinal Pie, évêque de Poitiers de 1850 à 1880, et dissoute peu après sa mort en raison des lois anti-congréganistes) ; les Oblats de Saint-Hilaire sont alors aumôniers de la communauté à La Puye où ils ont leur noviciat depuis 1859 ; S.-R. Rigaud a connu des témoins des commencements et il a eu accès aux archives.

³ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 23 ; S.-R. RIGAUD, *Vie du Bon Père André-Hubert Fournet*, p. 20-21.

⁴ A.-C. COUSSEAU, *op.cit.*, p. 23.

de ses frères, qui était dans le commerce, s'était plu à la meubler avec une certaine élégance. Sa table, servie d'ordinaire assez simplement, prenait un air de richesse et même de luxe quand il recevait ses confrères et ses amis, ce qui arrivait très fréquemment. Toutefois, cet éclat n'avait rien qui choquât les ecclésiastiques même les plus réguliers. »⁵ C'est clair, il ne vit pas comme les gens qui habitent la commune. C'est un prêtre apprécié, nous le savons. Mais il vit comme le clergé de son temps. Nous sommes en France sous l'Ancien Régime, donc avant la Révolution française. Nous sommes dans une société d'ordre et hiérarchisée. Le clergé est le premier ordre du royaume de France. Il a son propre statut (sa culture, ses moyens financiers, sa reconnaissance sociale). Ainsi en est-il d'André-Hubert. Nous savons qu'il aime recevoir. Il est au-dessus de la condition sociale des habitants – petits paysans, artisans, commerçants – de Maillé. En bas de l'échelle sociale – de l'escalier – se tient un pauvre, un homme qui manque et qui vient demander... La société est donc organisée selon un haut et un bas. Cette logique sociale ne souffre pas de contestation, c'est alors ainsi. Mais la parole de ce pauvre transperce manifestement André-Hubert : « Vous n'avez pas d'argent et votre table en est couverte ». André-Hubert ne mesure pas la distance qu'il y a entre sa parole et ses actes, puisque précisément ce jour-là sa table est bien garnie : il reçoit des invités, non pas des gens d'en bas, mais ceux qui sont comme lui. La parole d'un pauvre donne à André-Hubert d'entendre le Christ lui-même. Le Christ parle dans ce pauvre. Le Christ parle par les pauvres. Quel retournement ! Quelle révolution ! La parole porte puisque sa vie change : « De ce moment, l'argenterie disparut de la cure de Maillé. [...] »⁶. Nous assistons à la mise en cohérence d'une vie. Il joint l'acte à la parole entendue. Notons bien : il « reçoit » la parole comme venant de Dieu. Il « reçoit » la parole comme une salutation. Et « nous recevons », nous, cette parole comme une annonce. Elle annonce une conversion, elle annonce une mission. Il se laisse toucher par cette parole⁷. Manifestement, elle le transperce.

Mais cette parole initiale – cette parole première – fait inclusion avec une parole finale que nous laisse André-Hubert. Nous sommes à La Puye le 8 mai 1834, soit cinq jours avant sa mort : « Le lendemain, jour de l'Ascension, il parut d'abord beaucoup mieux. [...] Il recueillit toutes ses forces pour dire à la sœur qui veillait auprès de son lit d'aller voir chez les pauvres s'ils n'avaient besoin de rien. Mon Père, lui dit la sœur, s'ils ont besoin, ils viendront bien eux-mêmes. Non, ma chère fille, reprit-il, le surplus de ce que nous avons leur appartient ; c'est à nous de le leur porter. – Mon Père, combien faut-il donner ? – A pleines mains, ma fille : est-ce qu'il faut compter ? »⁸. Celui qui possédait l'argenterie et qui aimait recevoir à table ses égaux au presbytère de Saint-Pierre-de-Maillé est désormais celui qui se tient les mains ouvertes, sans calcul. Plus encore, il va au-devant. Nous pourrions même dire que la

⁵ *Ibid.*, p. 22.

⁶ *Ibid.*, p. 23.

⁷ A.-C. COUSSEAU situe le contexte de vie d'André-Hubert : « A peine eut-il passé deux ou trois ans dans ce genre de vie, qu'il le changea tout à coup pour un autre beaucoup plus austère. Il est difficile d'attribuer la cause précise de ce changement. Quelques-uns l'attribuent aux conseils et représentations du vénérable curé d'Haims, qui, avec non moins de persévérance que de douceur, ne cessait de le rappeler à une plus grande simplicité ; d'autres en font honneur à un vicaire nommé Monsieur Guillon, qui lui fut donné à cette époque, et dont les exemples firent sur lui la plus grande impression. On dit aussi qu'un reproche d'un pauvre influa puissamment sur sa détermination [...] », *op. cit.*, p. 22-23. Comme on le voit, le premier biographe prend soin de situer dans son contexte le récit de la rencontre de ce pauvre dans l'escalier du presbytère.

⁸ *Ibid.*, p. 57.

parole de saint Vincent de Paul est devenue sienne : « Les pauvres sont nos maîtres et nos seigneurs »⁹. André-Hubert a tout donné, il ne s'appartient plus et s'en remet totalement dans les mains de Dieu. Sa vie est inscrite dans la logique de la surabondance divine¹⁰ et de la charité pastorale. Cette charité s'enracine sous la figure du Bon Pasteur : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10, 10).

Pour André-Hubert, le ministère pastoral, c'est la science du dépouillement. C'est le chemin qu'il a parcouru pendant son existence. Au terme de sa vie, nous en recueillons le fruit. Il n'est pas un riche qui donne au pauvre, il s'est fait pauvre lui-même jusqu'à donner sans compter. Les biographes rapportent comment il donne tout, jusqu'à ses propres chemises. Il s'est laissé façonner par la parole initiale de *ce* pauvre dont nous ne savons rien, pas même le nom. *Ce* pauvre contribue à le faire naître à sa véritable existence, c'est-à-dire à sa vocation profonde et à son ministère pastoral. Ainsi, la vraie richesse ne consiste pas dans l'accumulation des biens, mais dans une vie en Alliance d'humanité, dans une solidarité d'humanité, dans la reconnaissance d'une fraternité humaine. Pour saint Paul, nous sommes « tous membres les uns des autres, chacun pour sa part » (Rm 12, 5). La vraie justice – au sens biblique du mot – c'est l'ajustement à Dieu et l'ajustement aux frères en humanité. C'est ce que nous voyons en actes dans la vie d'André-Hubert.

Nous sommes en mesure maintenant d'inscrire la vie d'André-Hubert dans la lumière de Pâques. Il subvertit le haut/bas de la société hiérarchisée de son temps pour l'inscrire dans le mouvement abaissement/relèvement de Pâques. Le haut/bas change de signification. Il ne relève plus d'un ordre social mais de la logique pascale. L'Apôtre Paul nous éclaire : « Vous connaissez la générosité de notre Seigneur Jésus Christ qui, pour vous, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, pour vous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8, 9). Ou encore, selon l'hymne aux Philippiens : « Lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur/esclave, devenant semblable aux hommes, et reconnu à son aspect comme un homme. Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a surélevé [...] » (Ph 2, 6-9). Abaissement/relèvement, telle est la clé de toute vie spirituelle authentique. Nous voici renvoyés à l'événement de la Croix, source de la vie d'André-Hubert et votre propre source – vous, Filles de la Croix – conformément au nom que vous portez. Votre mission se tient dans votre source. Ce que vous recevez de plus précieux d'André-Hubert constitue le lieu même de votre mission. Par la bouche d'un pauvre, André-Hubert reconnaît la voix de Jésus Christ. C'est bien sa foi qui lui fait comprendre cela. La foi de l'Eglise se comprend dans la lumière de l'événement de Pâques : nous confessons la descente du Fils dans la chair de notre histoire – jusque dans les enfers – et une montée dans la gloire. Telle est bien la vie d'André-Hubert. Il descend de l'escalier pour aller à la rencontre des gens, il les visite dans les villages et les maisons, il manifeste la prééminence divine en exerçant son ministère pastoral. Il partage leur condition de vie, il descend dans les lieux les plus reculés et

⁹ SAINT VINCENT de PAUL, *Lettre* 2546. Précisément, André-Hubert a été formé, au séminaire de Poitiers, par les prêtres de la Mission – les lazaristes – fondés par Vincent de Paul.

¹⁰ Comment ne pas penser ici l'enseignement de l'Apôtre Paul ? « Si par la faute d'un seul [Adam], la mort a régné, combien plus régneront-ils ceux qui reçoivent la surabondance de la grâce par le seul Jésus Christ. [...] Là où le péché a pullulé, la grâce a surabondé » (Rm 5, 17.20). Nous sommes ici dans la logique du « combien plus », c'est-à-dire de l'excès divin.

abandonnés, il vit pour leur révéler le Christ. Il n'est plus en surplomb. De *ce* pauvre, il apprend qu'on ne voit bien qu'à hauteur de visage. Il entre désormais dans une relation d'échange et de service en se faisant proche de chacun. Ainsi, par exemple, « il distribuait son froment, pour manger le gros blé »¹¹. Le fruit d'une telle suite du Christ en son propre abaissement – sa kénose – c'est le relèvement des pauvres. Il leur donne d'entrer dans le mouvement de Pâques. Il les sort de la mort, de la fatalité de l'existence, de l'écrasement des conditions de vie, il les révèle à leur dignité. La bonne Nouvelle annoncée aux pauvres est le signe messianique par excellence (Lc 4, 18). C'est devant la Croix qu'André-Hubert puise ses raisons de croire, d'espérer et d'aimer. Sous les traits du Crucifié, il voit le pauvre dépouillé et dénudé, livré à la risée de tous, qui appelle. Au Moyen Age, une expression est bien connue : « le pauvre, sacrement du Christ ». Gardons cette expression médiévale, car manifestement la rencontre de *ce* pauvre est pour André-Hubert rencontre avec le Christ. Elle marque un changement de vie, une conversion au sens le plus radical du mot.

2. La grange des Marsillys : l'épreuve de la nuit et l'accueil de la divine douceur

André-Hubert ne signe pas la Constitution civile du clergé, en conséquence il doit quitter le pays. C'est ainsi qu'il part en Espagne. C'est le temps de l'exil pendant quatre ans environ¹². De nombreux prêtres français prennent aussi la route de l'exil. Au milieu de l'année 1797, André-Hubert quitte l'Espagne pour revenir, comme un clandestin, dans son pays de Maillé. Nous savons que les gens du pays « le suivaient dans les différentes retraites qu'il était obligé de choisir pour sa sûreté. Il fixa cependant son séjour le plus habituel dans un domaine de sa famille appelé les Marsillys, dont une grange devint le temple le plus renommé et le plus fréquenté de toute la contrée. [...] C'est dans cette même grange que Mademoiselle Bichier le vit pour la première fois. Il y avait plusieurs années qu'elle le connaissait de réputation. Elle n'avait point oublié que quelque temps avant la Révolution, il avait vendu presque tout son patrimoine, pour en distribuer l'argent aux pauvres. Son retour dans sa paroisse au milieu de si grands dangers, son courage, son zèle, sa mortification, tout lui montrait dans Monsieur Fournet un homme de Dieu propre à la guider dans les voies nouvelles que la Providence lui traçait. Toutefois elle n'en fut accueillie d'abord que par des rebuts. Croyez-vous, lui dit-il, que je vais laisser, pour vous entendre, ces mères de familles, ces pauvres paysans qui sont venus de plusieurs lieues pour réclamer mon ministère ? Malgré ce premier refus, elle parvint à lui parler, et dès lors elle lui voua une obéissance et une soumission sans bornes. On peut même dire que c'est dans cet entretien que furent jetés les premiers fondements des grandes œuvres qu'elle a faites depuis sous sa direction. On ne saurait dire combien de personnes s'attachèrent alors à lui, le suivaient partout, se faisaient un devoir et un plaisir de le cacher, au péril même de leur vie. Il serait bien plus difficile encore de dire tous les fruits que produisit son ministère. Il opéra des conversions extraordinaires, obtint des pénitences publiques, des restitutions considérables, des réparations et des réconciliations éclatantes. Il

¹¹ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 23.

¹² Selon A.-C. COUSSEAU, « Arrivé en Espagne, Monsieur Fournet fut constamment le modèle de ses compagnons d'exil. [...] Cependant, il se reprochait à lui-même son inaction. Le souvenir de son troupeau abandonné lui déchirait le cœur. », *op. cit.*, p. 25-28. André-Hubert arrive à *Los Arcos* vers la fin de 1792 ou au commencement de 1793 ; voir aussi S.-R. RIGAUD, *Vie du Bon Père André-Hubert Fournet*, p. 32-78.

faut se reporter aux temps de ces hommes apostoliques qui changeaient des contrées entières, pour concevoir le succès de ses travaux dans tous les lieux qu'il parcourait. »¹³ Pour Cousseau, témoin qualifié, André-Hubert connaît la condition des « hommes apostoliques ». Nous sommes ici renvoyés au témoignage de l'Apôtre Paul : « Ce trésor nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous. Pressés de toute part, nous ne sommes pas écrasés ; dans des impasses, mais nous arrivons à passer ; pourchassés mais non rejoints ; terrassés mais non achevés ; sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps. Toujours, en effet, nous les vivants, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre existence mortelle » (2 Co, 4, 7-11). Telle est la condition de l'Apôtre que partage André-Hubert. Il vit en sa propre patrie comme un clandestin. C'est de nuit qu'il accomplit son ministère de prêtre au plus près des personnes pour leur consolation et leur réconfort. Il témoigne, à temps et à contre temps, de la présence de Dieu en un temps de souffrances et de persécutions pour l'Eglise.

La grange des Marsillys¹⁴ est un haut-lieu de cette foi profonde qui anime les chrétiens qui se réunissent de nuit. Nous savons combien la nuit appartient à l'histoire biblique. Dès le premier jour de la création, Dieu sépare la lumière qu'il appelle jour et la ténèbre qu'il appelle nuit (Gn 1, 5). Nous comprenons le sens du premier jour de la création dans l'événement de la nuit de Pâques où s'accomplit le salut de Dieu. Si nous sommes encore *dans* la nuit, nous ne sommes plus *de* la nuit. Nous attendons – et même nous désirons ardemment – le Jour où la lumière sera sans déclin (1 Th 5, 5 ; Ap 21, 25). Pour Jésus, la nuit est le moment privilégié de la prière (Mc 1, 35 ; Lc 6, 12). C'est aussi de nuit qu'a lieu la trahison de Judas (Mt 26, 20), c'est encore de nuit qu'a lieu le reniement de Pierre (Mt 26, 34). C'est en cette même nuit de la trahison et du reniement, que nous est rapporté le récit d'institution de l'eucharistie (1 Co 11, 23-26 ; Mt 26, 26-29 ; Mc 14, 22-25 ; Lc 22, 14-20). Dans l'Eglise naissante, Dieu intervient de nuit (Ac 5, 19 ; 16, 9 ; 18, 9 ; 23, 11 ; 27, 23). C'est de nuit aux Marsillys qu'André-Hubert célèbre l'eucharistie, divine douceur dans les incertitudes et les duretés du temps. C'est de nuit qu'il accueille et écoute, qu'il offre le pardon de Dieu et nourrit son peuple de la Parole divine. C'est au cours de l'une de ces nuits qu'il reçoit – pour la première fois – Jeanne-Elisabeth, jeune aristocrate. Dès la première rencontre, il éprouve sa patience et son humilité. La sévérité apparente d'André-Hubert traduit sa profonde bonté : il fait passer en premier les mères de famille et les pauvres paysans. Pas de mondanité chez André-Hubert, mais un amour de préférence pour les pauvres, pour ceux et celles auxquels on n'accorde que peu de considération. Dans la nuit des Marsillys – nuit des catacombes – il témoigne de la

¹³ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 29-31.

¹⁴ Le témoignage de S.-R. RIGAUD concernant les Marsillys mérite d'être cité : « On peut dire que ce lieu est le Bethléem des Filles de la Croix. La grange des Marsillys existe encore, telle qu'elle était il y a soixante-dix ans, lors de la première entrevue de Monsieur Fournet et de Mademoiselle Bichier. Vers la fin de juillet 1866, nous fîmes un pèlerinage à ce rustique et pauvre réduit, qui fut pendant quatre ans un vénérable sanctuaire. La grange a environ quarante pieds de long sur vingt-cinq de large. Elle est lézardée de toutes parts et porte des traces d'une grande vétusté. A l'intérieur, une solive dressée verticalement, soutient la charpente, qui semble avoir grand besoin de cet appui. Contre le mur occidental du bâtiment, on distingue encore la place de l'autel. [...] Une cour d'exploitation et une mare, ombragée par un vieux noyer, séparent les divers bâtiments du domaine. Sur un côté de cette cour, en face de la grange, s'élève une maison de maître, de très modeste apparence. Elle fut le principal asile de Monsieur Fournet, depuis son retour d'Espagne, en 1797, jusqu'à la fin de la Révolution », in *Vie de la bonne sœur Elisabeth*, 28-29.

divine douceur de Dieu qui vient habiter parmi les siens. Ces nuits dans la grange des Marsillys ne sont pas sans évoquer la mangeoire de Bethléem (Lc 2, 7), « la maison du pain », selon l'étymologie du mot. Dieu lui-même se donne en nourriture, sous les espèces eucharistiques du pain de la vie et de la coupe du salut. Jeanne-Elisabeth l'exprimera clairement plus tard : « Il s'est fait de grandes choses aux Marsillys, mes sœurs, c'est vraiment le Bethléem de la congrégation ». Dans la nuit des Marsillys, se lève une douce et fragile lumière comme dans la nuit de Bethléem s'annonce l'aube du jour nouveau : « Gloire à Dieu et paix aux hommes. » Nuit du monde, nuit de la Révolution française, nuit de l'Eglise en France, nuit de la foi... « Même dans les nuits les plus noires, brille une étoile » (Churchill).

Ajoutons encore un mot. Au temps de l'exil en Espagne, André-Hubert a fréquenté les carmes déchaussés au point de demander à y entrer. Il désire partager leur vie religieuse. Nous savons qu'un Provincial, en visite dans cette communauté, « lui déclara qu'il ne pouvait le recevoir, parce qu'il était appelé à remplir un autre ministère au milieu des malheurs de sa patrie. »¹⁵ Voilà une parole inspirée et féconde... André-Hubert s'est initié à la tradition carmélitaine. Jean de la Croix a remarquablement décrit l'itinéraire spirituel de la nuit, spécialement dans *La Montée du carmel* et *La nuit obscure*. Dans *La nuit obscure*, il nous apprend comment laisser Dieu agir et comment avancer sur le chemin des purifications intérieures, comme œuvre de son amour brûlant. Précisément, il utilise le symbolisme de la nuit pour traduire l'action déconcertante et triomphante de l'amour de Dieu. Dans ces nuits de l'exil et de la clandestinité, André-Hubert fait le chemin intérieur qui le prépare à sa mission. Il traverse, sans aucun doute, le chemin spirituel que décrit Jean de la Croix, nuit des purifications intérieures qui le disposent à faire la volonté de Dieu. Ainsi, André-Hubert « attendit le premier moment de calme pour retourner dans sa paroisse. »¹⁶ Si la rencontre d'un pauvre au presbytère de Maillé le met en chemin de dépouillement de ses biens, le temps de l'exil et des nuits dans la grange des Marsillys lui donnent de vivre des purifications intérieures¹⁷. Vie spirituelle et vie pastorale s'unifient de plus en plus. Ses paroles et ses gestes témoignent de ce qu'il vit et contemple.

3. L'oratoire de Molante : le « oui » des premières Filles de la Croix

C'est en 1802, avec le Concordat, qu'André-Hubert retrouve le presbytère de Maillé. Il a 50 ans. Alors que Jeanne-Elisabeth est à Poitiers, il lui écrit en juin 1806 : « A quoi songez-vous ma fille de prolonger votre séjour dans cette maison de paix, tandis que Dieu vous appelle au combat ? Hâtez-vous de venir ici. Il y a des enfants qui ne connaissent pas les premiers principes de la religion et qui n'ont personne pour les instruire ; il y a de pauvres malades étendus dans leur lit sans secours, sans consolation ; venez les soigner, venez les

¹⁵ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 28.

¹⁶ *Ibid.*, p. 28.

¹⁷ Disons-le avec les mots de saint Jean de la Croix : « Elle [l'âme] dit que cette sortie d'elle-même et de tout le créé s'est effectué 'au milieu d'une nuit obscure'. Par nuit obscure, on entend ici la contemplation purificatrice, qui opère passivement dans l'âme le renoncement à soi-même et à toutes les créatures », « Le Livre de la nuit obscure 1, 1 », *Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 2001, p. 923.

assister à la mort. »¹⁸ Heureuse parole et promesse d'une postérité... L'appel est clair, Jeanne-Elisabeth se met en route. Elle n'est pas seule à répondre à cet appel. Quatre autres jeunes femmes la rejoignent¹⁹. Ainsi naît la petite communauté de la Guimetière. La parole semée dans les cœurs prend visage d'humanité en cinq jeunes femmes. Mais la distance du curé de Maillé n'est pas sans créer des difficultés. Nouveau départ, nouvelle mise en route, nouveau déménagement pour aller habiter Molante, près du bourg de Maillé. Dans l'esprit d'André-Hubert, la mission prime. Le ton de sa lettre n'est pas sans évoquer le livre de l'Exode : « J'ai vu la misère de mon peuple en Egypte et je l'ai entendu crier sous les coups de ses chefs de corvée. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens et le faire monter de ce pays vers un bon et vaste pays, vers un pays ruisselant de lait et de miel, [...]. Va maintenant ; je t'envoie » (Ex 3, 7-10). André-Hubert voit et entend les besoins et les souffrances du peuple qui lui est confié. C'est pourquoi il appelle. Son geste s'inscrit dans le geste de Dieu lui-même. Il s'inscrit dans l'histoire du salut. La Parole de Dieu est toujours promesse de vie. Les récits de vocation dans les Ecritures sont construits sur le même schéma : appel de Dieu, réponse de l'homme, parole d'envoi : « Va ». C'est vrai pour Abraham, c'est vrai ici pour Moïse, c'est vrai pour Samuel, David, Gédéon, Amos, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, etc. C'est vrai aussi dans le Nouveau Testament : « Allez, de toutes les nations, faites des disciples [...] » (Mt 28, 18). Les urgences du temps sont reçues comme autant de signes de l'appel de Dieu. Comme les grandes figures bibliques, comme Jeanne-Elisabeth, nous avançons toujours dans le clair-obscur de l'existence. Nous avançons pas à pas, en tâtonnant. Les chemins de l'avenir ne sont pas tracés d'avance. C'est en marchant que s'ouvrent de nouveaux chemins. Ainsi, « cette congrégation naissante était faible par le nombre ; mais elle portait en elle-même le principe de sa force, par l'Esprit de Dieu dont elle était animée. »²⁰ La remarque de Cousseau est importante. Nous devons nous garder d'une représentation nostalgique des commencements. Qui aurait pu accorder de l'importance à cette modeste initiative en dehors du cercle des proches ? Les guerres napoléoniennes font alors beaucoup plus de bruit en Europe... Mais la force de Dieu n'est ni dans le nombre ni dans les puissances mondaines comme le dit Judith dans sa prière : « Ta force n'est pas dans le nombre, ni ta puissance dans les forts, mais tu es le Dieu des humbles, le secours des petits, le défenseur des faibles, le protecteur des abandonnés, le sauveur des désespérés. » (Jdt 9, 11). C'est ainsi qu'André-Hubert écrit à Pierre Coudrin : « Une association de saintes filles réunies à Molante, se dévouant au soin des malades du canton et à l'instruction de la jeunesse, des très saintes femmes répandues dans différents villages et une petite poignée d'hommes, voilà ce qui compose parmi nous l'Eglise de notre Seigneur quant à l'esprit. »²¹ Ainsi, va l'Eglise depuis ses commencements...

Quelle signification donner à ces cinq années à Molante ? Suivons encore une fois le premier biographe : « Molante peut être regardé comme le premier chef-lieu de la congrégation, parce que les sœurs commencèrent à y faire des vœux, qu'elles y prirent un costume religieux, et y reçurent le nom de 'Filles de la Croix'. »²² C'est donc, le « oui » de

¹⁸ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 36 ; S.-R. RIGAUD, *Vie de la bonne sœur Elisabeth*, p. 48.

¹⁹ Madeleine Moreau, Véronique Lavergne, Anne Bannier, Marianne Guillon.

²⁰ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 36.

²¹ « Lettre du 28 septembre 1811 », citée dans A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 80.

²² *Ibid.*, p. 36-37.

chacune des cinq premières sœurs que nous devons recueillir²³. Après l'escalier du presbytère, après la grange des Marsillys de nuit, l'oratoire devient maintenant le lieu symbolique de cette aventure spirituelle. L'engagement des premières s'inscrit dans la réponse que donne Marie, figure de l'Eglise, dans le récit de l'annonciation : « Qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1, 38). Le 2 février 1807 – fête des lumières, selon la tradition chrétienne – est le jour de cet engagement selon le premier biographe. Mettons en relation cette « fête des lumières » avec le tout début du règlement des sœurs : « 'Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres' (Jn 8, 12). Notre Seigneur Jésus est la lumière du monde, et par conséquent la nôtre. C'est donc ce divin modèle que nous devons consulter et suivre. » Ce thème de la lumière – qui relie le sens de la fête du 2 février et le tout début du premier règlement – peut être mis en relation avec la nuit des Marsillys. Le jour naît *de* la nuit, le jour naît *dans* la nuit. En ces années à Molante, Jeanne-Elisabeth met par écrit ses pensées qu'elle transmet à André-Hubert. Notons ici un seul trait révélateur de ce document : « Aucune distinction entre les sœurs ; toutes le titre de sœur, et c'est le seul que l'on donnera à celle qui préside. »²⁴ Non seulement cette notation indique la manière dont Jeanne-Elisabeth vit ses relations avec ses sœurs (on se souvient que l'une d'elle – Marianne Guillon – a été sa servante dans une société marquée par les différences sociales), elle indique surtout la nouveauté chrétienne : « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ » (Ga 3, 27-28). Ainsi, Jeanne-Elisabeth prend au sérieux l'engagement de son baptême.

C'est désormais au grand jour que les premières jeunes femmes peuvent se réunir. Elles prennent le nom de « Filles de la Croix ». Ou plutôt elles le « reçoivent » comme ce qu'elles ont éprouvé et contemplé – avec André-Hubert – dans la nuit de la clandestinité. Pour l'Apôtre Paul, le langage de la croix est puissance de Dieu (1 Co 1, 18). Et il ajoute ceci : « Considérez, frères, qui vous êtes, vous qui avez reçu l'appel de Dieu : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de bonne famille. Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu. [...] J'ai *décidé* de ne rien savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié. Aussi ai-je été devant vous faible, craintif et tout tremblant : ma parole et ma prédication n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse, mais elles étaient une démonstration faite par la puissance de l'Esprit, afin que votre foi ne soit pas *fondée* sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Co 1, 26-29. 2, 2-5). Pour Paul, la *fondation* de la foi ne provient pas de nos capacités humaines, mais de l'Esprit du Dieu vivant et vrai. Il en est de même pour la fondation de la toute jeune

²³ Avec saint Paul, il est possible de relire le sens de l'engagement des premières Filles de la Croix : « Mes projets ne sont-ils que des projets humains, en sorte qu'il y ait en moi le Oui et le Non ? Dieu m'en est garant : Notre parole pour vous n'est pas Oui et Non. Car le Fils de Dieu, le Christ Jésus que nous avons proclamé chez vous, moi, Sylvain et Timothée, n'a pas été « Oui » et « Non », mais il n'a jamais été que « Oui » ! Et toutes les promesses de Dieu ont trouvé leur OUI dans sa personne. Aussi est-ce par lui que nous disons AMEN à Dieu pour sa gloire » (2 Co 1, 17-20).

²⁴ S.-R. RIGAUD, *Vie de la bonne sœur Elisabeth*, p. 105.

congrégation des Filles de la Croix : inspirée par l'Esprit de Dieu, elle est fondée sur la Croix du Christ qui relève de la mort et qui éclaire la nuit du monde.

Ajoutons encore ceci, André-Hubert connaît Poitiers où il a séjourné à de nombreuses reprises. Il a prié dans la cathédrale où il a contemplé le grand et beau vitrail de la crucifixion. Il en connaît la signification. Il connaît l'histoire de la relique de la Croix reçue par sainte Radegonde et conservée à l'abbaye Sainte-Croix ; il connaît l'hymne composé par Venance Fortunat²⁵ à cette occasion, le *Vexilla regis* : « La Croix rayonne en son mystère [...] // Bienheureux arbre, sur tes branches / fut pendue la rançon du monde / et tes bras ont pesé le corps / qui ravit à l'enfer sa proie // Salut, autel, salut, victime / de la glorieuse passion / où la vie a souffert la mort / et par sa mort nous rend la vie // Salut ô croix, seule espérance ! [...] » Héritier de cette longue histoire de la foi en Poitou, il sait d'expérience que la Croix en constitue le cœur.

4. Dans le flanc du rocher une grotte : le renouvellement du geste d'un Samaritain en voyage

C'est S.-R. Rigaud qui nous rapporte cet épisode : « Les sœurs recueillaient, dans une partie réservée de la maison [de Molante], des vieillards infirmes et délaissés, de pauvres malheureux sans asile ou atteints de maux tellement hideux que leurs parents eux-mêmes n'avaient plus le courage de leur donner des soins. Ceux-là, sœur Elisabeth se les réservaient. [...] Etant un jour en visite de malades, elle avisa dans le flanc d'un rocher une grotte, où l'on ne pouvait pénétrer que par une étroite ouverture. Comme il lui sembla entendre un gémissement sortir du rocher, elle demanda à un berger s'il y avait là quelqu'un. Celui-ci lui répondit qu'il y avait là une vieille femme malade, laquelle, étant sortie de l'hôpital depuis quelques jours, s'était réfugiée dans ce trou. La bonne sœur y entra en se baissant et se traînant avec beaucoup de peine. Au fond du réduit, elle trouva la malade couchée sur un peu de paille pourrie, couverte de plaies, et croupissant dans une indicible saleté. Emue de compassion, elle voulut faire transporter cette malheureuse à Molante. Mais celle-ci, qui s'était déjà enfuie de l'hôpital, s'entêtait à rester dans sa roche, et ne répondait que par une sorte de grognement sauvage. A force de supplications et de prières, la bonne sœur la détermina enfin, et ayant fait venir une voiture, elle l'emmena triomphalement à Molante. Mais ce n'était pas là le plus difficile. Cette pauvre vieille, dont l'état mental était voisin de l'idiotisme, se montrait intraitable. [...] La bonne sœur veilla cette infortunée pendant cinq semaines sans se coucher. »²⁶ Nous voyons bien la scène. Il faut monter, par un sentier, pour aller du bourg de Maillé jusqu'à la maison de Molante. En passant par ce qu'on appelle au temps d'André-Hubert le « chemin des lumières », nous côtoyons les rochers sur lesquels s'élève un chêne imposant. C'est par-delà les fourrés que Jeanne-Elisabeth entend les gémissements. Le voisin berger est au courant de cette présence de misère au fond du trou du rocher. Jeanne-Elisabeth va au-devant et découvre cette femme agonisante dans l'abandon et la saleté. Elle la prend en charge pour la sortir de ce tombeau où la mort l'attend. Elle la veille

²⁵ Poète italien, saint Venance Fortunat vient en France – à Poitiers – où il s'établit près de la reine sainte Radegonde, fondatrice d'un monastère féminin devenu l'abbaye Sainte-Croix. Il est évêque de Poitiers de 599 à 614.

²⁶ S.-R. RIGAUD, *Vie de la bonne sœur Elisabeth*, p. 57-59.

jusqu'à son dernier soupir. Cinq semaines de présence auprès d'elle, jours et nuits de patience, de soins et de prière alors que cette miséreuse se montre « intraitable ». Quel détachement de soi, quel dépassement de soi ! L'Évangile en acte, la charité en ce qu'elle peut offrir de plus authentique. Jeanne-Elisabeth descend au plus profond de la misère humaine : au fond d'une grotte, dans un trou. Il est désormais loin le temps où son père « poussait l'excès de ses attentions paternelles jusqu'à étendre un tapis sous les pieds de sa fille, lorsqu'elle montait en voiture, afin que l'humidité du sol ne put l'incommoder. »²⁷

Il me semble qu'un tel épisode peut être mis en relation avec un récit évangélique que nous connaissons bien. « 'Qui est mon prochain ?' Jésus repris : 'Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba sur des bandits qui l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. [...] Un Samaritain en voyage arriva près de l'homme : il le vit et fut bouleversé aux entrailles. Il s'approcha, banda ses plaies et y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, tirant deux pièces d'argent, il les donna à l'aubergiste et lui dit : 'Prends soin de lui, et si tu dépenses quelque chose de plus, c'est moi qui te rembourserai quand je reviendrai'. Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ?' Le légiste répondit : 'C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui'. Jésus lui dit : 'Va et, toi aussi, fais de même'. » (Lc 10, 29-37) C'est l'histoire de l'humanité qui est ici racontée : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho », ainsi sommes-nous, créés à l'image et ressemblance de Dieu (Gn 1, 26). Dans ce monde, tant de personnes sont laissés sur le bord de la route en raison « des bandits » multiformes qui blessent et défigurent tant et tant de personnes. Il est aisé de rester indifférent, de ne pas entendre, de ne pas voir... Voici que s'approche un Samaritain (un étranger) – le Christ – qui prend soin de l'homme blessé (par les symboles de l'huile et du vin) et le conduit à l'auberge – l'Église – pour qu'elle poursuive l'œuvre de son Seigneur et Maître. Dieu pourvoit ses disciples de ce qui est nécessaire (les dons de l'Esprit) pour qu'ils accomplissent la mission reçue du Christ jusqu'à sa venue en gloire au terme de l'histoire (Mt 25, 31-46). Au final, Jésus retourne la question initiale : non plus « Qui est mon prochain ? » mais « Lequel s'est montré le prochain de l'homme ? » *Ce n'est plus moi* qui suis au centre comme le demande le légiste, *mais c'est l'autre* qui est blessé, défiguré, laissé pour mort qui est désormais placé au centre de l'histoire par Jésus. Sur le chemin qui va du bourg de Maillé à Molante, Jeanne-Elisabeth entend et voit. Sa vie est décentrée d'elle-même. Dans les gémissements du tombeau, elle est « émue de compassion », selon l'expression de Rigaud, et renouvelle le geste du Samaritain en voyage. Elle a entendu la parole finale : « Va et, toi aussi, fais de même. » La vie de Jeanne-Elisabeth trouve là un enracinement pour la mission reçue.

Nous pouvons faire un pas de plus. En effet, ce rocher sur le chemin de Molante est entouré de végétation avec un chêne imposant et vigoureux. Enraciné dans le rocher – selon les Écritures, c'est Dieu notre rocher – ce chêne pousse ses branches vers le ciel. Il évoque pour moi une icône de la Résurrection : nous voyons le Christ debout, resplendissant de blancheur, les pieds posés sur la croix définitivement vaincue. Il tend la main à Adam qui se

²⁷ *Ibid.*, p. 10-11.

tient au fond des enfers²⁸ et le relève de la mort. Magnifique représentation où le Christ – nouvel Adam – vient chercher l’humanité blessée au creux de ses tombeaux, de ses impasses, de ses déchéances. Au creux de toute forme d’inhumanité, au creux de son péché. La mort n’est pas le dernier mot de l’histoire humaine. Elle n’est que l’avant-dernier mot. Le dernier mot appartient à Dieu. Ainsi, nous croyons de foi vive que rien n’est jamais perdu, rien n’est inexorable, ni n’est irrévocable. Tout peut toujours être sauvé. Notre foi va jusque-là. Ainsi, au creux du rocher, Jeanne-Elisabeth – première Fille de la Croix – se fait témoin de la Résurrection. Elle s’inscrit dans la lignée des confesseurs de la foi. Nous ne pouvons pas séparer la Croix de l’événement de la Résurrection. Là naît l’espérance, cette vertu de la route. La foi en Dieu, qui se manifeste en Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur de l’histoire, nous apprend à poser de vrais gestes d’humanité. Pour parler comme saint Paul, « Je vis, mais ce n’est plus moi c’est le Christ qui vit en moi. » (Ga 2, 20)²⁹ Telle est l’expérience que fait Jeanne-Elisabeth. C’est bien le Christ qui vit et agit ainsi en elle. Dans son geste, elle signe la foi qui la porte : Dieu est amour de charité (*agapè*). Cet amour seul est digne de foi. Il transfigure le monde. En un tel geste, reçu dans la foi de l’Eglise, Dieu se donne gratuitement, sans retour, sans repli du cœur.

5. A La Puye par discernement de l’Eglise : goûter le don inépuisable de Dieu

Partons à nouveau du témoignage reçu du premier biographe : « Ce fut en 1820 que, par ordonnance de Mgr de Bouillé, évêque de Poitiers, la communauté des Filles de la Croix quitta la paroisse de Maillé, pour aller s’établir définitivement à La Puye, dans un ancien monastère de l’ordre de Fontevraud, que la supérieure avait acquis et fait approprier à cette nouvelle destination. »³⁰ André-Hubert a 68 ans lorsqu’il doit partir pour une nouvelle étape de sa vie itinérante. Il a été curé pendant 38 années dans la même paroisse, années marquées par l’exil et la clandestinité. S’il part, avec les Filles de la Croix, c’est « par ordonnance de Mgr de Bouillé » : ce n’est pas de lui-même, il ne se donne pas mission ; ce n’est pas non plus en raison du contexte politique, comme au temps de l’exil. C’est à la demande de son évêque. Autrement dit, par la voix de celui-ci, c’est l’Eglise qui opère son discernement et qui reconnaît l’œuvre de Dieu dans la Congrégation naissante. Les Filles de la Croix sont nées dans le contexte de sa charge pastorale à Maillé, maintenant c’est lui qui doit partir pour les accompagner en ce nouveau lieu plus adapté à leur croissance. Nouveau ministère pour André-Hubert et nouveau lieu pour l’établissement des Filles de la Croix. Comme il l’écrit dans l’une de ses lettres, « Vous recevez la vie du Saint Esprit, laissez-vous conduire par Lui. »³¹ C’est ce qu’il fait, témoignant ainsi de sa disponibilité intérieure. La Puye est l’un des

²⁸ Pour le théologien orthodoxe Michel Evdokimov, « Le seul message qui peut atteindre l’homme aujourd’hui est celui du Christ descendant aux enfers ». Quoiqu’il en soit de sa déchéance, l’être humain demeure un être humain et la parabole du Samaritain laisse voir la main qui soigne toute plaie vive. Heureuse spiritualité des mains lorsqu’elle est accordée au cœur... de la foi. C’est ainsi que « la vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile » (PAUL VI, « Discours du 7 décembre 1965 », in JEAN XXIII/PAUL VI, *Discours au Concile*, Paris, éd. du Centurion, 1966, p. 248).

²⁹ Cette phrase est l’une des deux citations pauliniennes faites par Pie XI dans l’homélie de canonisation d’André-Hubert (*AAS* XXV, p. 291).

³⁰ A.-C. COUSSEAU, *op. cit.*, p. 41-42.

³¹ « Lettre 120 », in *Recueil des Lettres de saint André-Hubert Fournet*, Saint-Julien-l’Ars, Imprimerie monastique, 1969. Ailleurs, il écrit : « L’Esprit Saint n’est point assujéti aux localités » (*Lettre* 70).

plus anciens monastères de l'ordre de Fontevraud³², en un temps de grande réforme dans l'Eglise³³. En venant dans les lieux habitables de ce monastère, la congrégation naissante ne part pas de rien, elle s'inscrit dans une histoire, dans l'histoire de la foi et dans l'histoire de l'Eglise en Poitou. Si le premier monastère a été construit sur une petite colline (*podium*, *podia* d'où vient le nom de La Puye), il a été reconstruit ensuite dans un vallon précisément pour avoir de l'eau. Nous le savons d'expérience, l'eau est vitale pour la vie humaine et pour toute implantation. Elle est très présente dans l'histoire biblique. Elle symbolise pour nous le baptême, la vie nouvelle en Christ. C'est au bord du puits de Jacob que Jésus se pose pour reprendre des forces. C'est à l'heure du plein midi qu'une femme Samaritaine vient puiser de l'eau. L'heure est inhabituelle, on vient le matin ou le soir. A l'heure du plein midi, elle ne devrait croiser personne normalement, car sa vie n'est pas dans les normes sociales et religieuses. Elle est mise à l'écart. Or, au bord du puits, Jésus est là : « Donne-moi à boire » (Jn 4, 7). Nous savons le long dialogue qui s'engage, ses étapes, ses rebondissements jusqu'à la joyeuse annonce du Christ par cette femme auprès des siens et la foi naissante en Jésus, Sauveur du monde, des gens du pays (Jn 4, 5-42). La vraie Source n'est donc pas l'eau du puits mais une eau vive. Ainsi, comprenons-nous – non seulement par la géographie du petit village de La Puye mais surtout par la méditation des Ecritures – la parole si souvent répétée par André-Hubert dans ses lettres aux Filles de la Croix : « Ah ! Si vous connaissiez le don de Dieu [...] »³⁴. Cette parole s'enracine dans ce récit évangélique : « Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit 'Donne-moi à boire', c'est toi qui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive » (Jn 4, 10). Apprendre à s'asseoir gratuitement auprès des hommes et des femmes de notre temps, apprendre à accueillir l'Esprit du Dieu vivant et vrai comme l'eau qui donne la vie véritable, apprendre à témoigner du Crucifié-Ressuscité dont le côté ouvert fait renaître à une vie nouvelle, n'est-ce pas ce qui est offert en ce lieu de La Puye, lieu-source de votre communauté depuis les commencements ? Cette parole de l'évangile qui résonne comme fruit de la contemplation émerveillée d'André-Hubert n'est-elle pas invitation à une vie filiale et confiante ? Cette parole invite à l'essentiel. Dans notre vie, tout est important mais tout n'est pas essentiel ! Lorsqu'André-Hubert, lorsque Jeanne-Elisabeth accueillent les jeunes postulantes, lorsqu'ils forment les novices, lorsqu'ils vont sur les routes visiter les communautés, lorsqu'André-Hubert écrit aux sœurs, c'est toujours pour conduire à la Source vive de leur vocation et de leur mission³⁵, c'est toujours pour donner à contempler le Dieu plus grand que notre cœur, c'est toujours pour appeler à marcher en disciples du Maître et se laisser convertir à sa Parole et à ses gestes.³⁶

La Puye évoque aussi le lieu à partir duquel la communauté naissante se déploie pour fonder dans les différentes régions de France, dans les pays voisins et plus lointains. Car « le

³² L'ordre de Fontevraud a été fondé par le bienheureux Robert d'Arbrissel. Le monastère de La Puye a été fondé avant 1106 avec le soutien de l'évêque de Poitiers, saint Pierre II.

³³ La Réforme grégorienne (du nom du pape Grégoire VII, 1073-1085). Cette réforme vise avant tout la liberté de l'Eglise à l'égard des princes temporels et la dignité du clergé.

³⁴ Voir, par exemple, « *Lettres* 45/2 ; 78/4 ; 85 ; 100 ; 109 ; 141/4 ; 145 ; 146 ; 152 », in *Recueil des Lettres de saint André-Hubert Fournet*, Saint-Julien-l'Ars, Imprimerie monastique, 1969.

³⁵ « Si vous saviez le don de Dieu dans votre vocation et votre mission, vous répéteriez : mon âme glorifie le Seigneur. », voir « *Lettre* 49 », in *Recueil des Lettres de saint André-Hubert Fournet*, Saint-Julien-l'Ars, 1969.

³⁶ « Pour moi vivre, c'est le Christ et mourir m'est un gain » (Ph 1, 21), telle est l'une des deux formules pauliniennes que le pape Pie XI cite dans l'homélie de canonisation d'André-Hubert (*AAS* XXV, p. 291).

grain entassé pourrit » (saint Dominique). On ne peut garder la semence pour soi quand on sait qu'elle ne porte du fruit que lorsqu'elle est jetée en terre. Dès les premiers temps, les sollicitations pour fonder de petites communautés sont nombreuses, tant les besoins se font entendre. Rappelons-nous ici la foule autour de Jésus. Il n'y a rien sur place pour la nourrir puisque l'endroit est désert. La suggestion des Douze paraît sagesse : « Renvoie la foule [...] » (Lc 9, 17). Jésus les met devant leur responsabilité : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » La réponse ressemble à celle que nous éprouvons souvent : « Nous n'avons pas plus de cinq pains et deux poissons. » Comme hier, nous avons peu de moyens aujourd'hui. Il n'est pas rare qu'au nom du « réalisme », nous nous désolions au point de ne plus espérer l'avenir... Comme les disciples, nous fermons l'horizon. Nous comptons sur nos forces humaines, nous voyons à vue humaine. Pourtant, nous croyons – de foi vive – que Dieu ne peut manquer à son Eglise. Alors ? Il se passe ici quelque chose qui est proprement inouï : « Jésus prit les cinq pains et les deux poissons et, levant son regard vers le ciel, il prononça sur eux la bénédiction, les rompit, et il les donnait aux disciples pour qu'ils les donnent à la foule. Ils mangèrent et furent tous rassasiés ; et l'on emporta ce qu'il leur restait de morceaux : douze paniers. » (Lc 9, 16-17) Le don de Dieu est inépuisable. Nous peinons à le reconnaître. L'insistance d'André-Hubert sur le « don de Dieu » dénote une profonde connaissance des zones païennes en nous. Nous peinons à entendre la phrase que rapporte l'évangile selon saint Jean : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là portera du fruit en abondance car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jn 15, 5) La grâce de Dieu nous conduit sur des chemins imprévus. Elle ne nous inscrit plus dans une logique du donnant-donnant, mais dans une logique qui excède toute mesure humaine. Dans sa petite maison de La Puye, André-Hubert aimait recevoir ses amis. C'est cette amitié de Dieu qu'André-Hubert avec Jeanne-Elisabeth et la communauté naissante reconnaissent dans « la crèche, la croix, l'autel ». L'eucharistie récapitule le chemin parcouru, elle établit dans l'action de grâce, elle invite à offrir nos existences dans la Pâque du Christ « pour que le monde ait la vie » (Jn 6, 51). L'eucharistie est reçue comme source vive. Le don de Dieu est inépuisable. Nous vivons, à jamais, sous le signe de la promesse de Dieu. Acceptons de ne pas en connaître la mesure. Personne, en effet, n'a la mesure de sa propre fidélité d'aujourd'hui³⁷.

En ouverture

Deux points seulement.

Tout d'abord, nous avons médité sur des lieux. Au final, nous devons reconnaître qu'ils ne sont pas seulement attachés à un espace géographique. Ils sont intimement liés entre eux et ils nous invitent à la route. Au creux même des événements de l'histoire, ces lieux témoignent du chemin spirituel fait par André-Hubert, par Jeanne-Elisabeth et les premières Filles de la Croix. Pas de plainte, pas de gémissements, mais la disponibilité aux événements et l'écoute de la Parole de Dieu méditée longuement. Pas d'idéalisation du passé, pas de

³⁷ Qu'un seul exemple suffise ici : En 1815, Jeanne-Elisabeth a un accident. Cette blessure l'oblige à se faire soigner à Paris. A vue humaine, que va devenir la communauté naissante ? Pour les premières Filles de la Croix, l'avenir devait paraître sombre ! Nous savons le témoignage qu'elle donne pendant les opérations et les soins ainsi que la reconnaissance qui lui est accordée à Paris. Nous savons le développement que votre congrégation connaît alors en région parisienne puis dans le Sud-Ouest.

dramatisation de l'avenir, mais l'accueil du présent comme ce temps que Dieu donne à vivre. Belle et précieuse leçon. Ces lieux deviennent une véritable route spirituelle. Aussi, pouvons-nous dire avec l'Apôtre, « oubliant le chemin parcouru et tout tendu en avant, je m'élançais vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus Christ. » (Ph 3, 13-14) Pour Paul, tout est devant !

Ajoutons un second élément, c'est la fragilité dans laquelle se sont vécus ces commencements. Nous sommes aujourd'hui devant notre propre fragilité et notre propre précarité. Tant de personnes l'éprouvent en leur propre existence, notre monde lui-même paraît à beaucoup d'égards tâtonnant et sans horizon. L'espérance n'empêche pas la lucidité, au contraire elle l'appelle. Consentir aux temps que nous vivons est la première étape en toute vie spirituelle. Il nous revient de discerner, selon les Ecritures, la manière dont l'Esprit de Dieu parle dans les langages du monde pour témoigner humblement, jour après jour, du don inépuisable d'un Amour qui seul transfigure ce monde. Nous sommes ici invités entrer dans la confiance profonde que, en toute chose, Dieu nous devance.

Jean-Paul Russeil

Prêtre du diocèse de Poitiers, Vicaire Général

*Des galets au bord d'un torrent,
Des rochers venus des origines,
Du sable, fruit de l'aventure et du temps*

*Tout ce que la création nous offre à voir, à utiliser, à éliminer pour faire de la beauté !
Aurions-nous à creuser pour les retrouver, à écouter, à entendre ?*

Des pierres assemblées pour faire un escalier...
Quelques dalles superposées pour qu'il y ait un « en bas » et monter,
Un « en haut » et se retourner...
Riche et pauvre à la fois d'une parole échangée dans la rudesse d'un refus !

Ces pierres depuis hier pour continuer l'échange,
Ces pierres aujourd'hui pour faire mémoire et dire de donner.

Des pierres dans la nuit marquent un chemin.
Quelques silhouettes s'approchent d'une grange où le Pain est partagé.
« Il s'y est fait de grandes choses »... Maison du Pain, nous en sommes nées !
Fallait-il si peu pour que vive l'Eglise,
Ne fallait-il qu'attendre pour être pardonné...
Grange des Marsyllis, immense sanctuaire
où le peuple trouve un pasteur et des raisons d'espérer !



Une modeste demeure qu'on appelle *château*,
Pourtant, on y grandit, on prie, on s'engage,
On y reçoit un nom. C'est la Croix qui est choisie !
Cathédrale de Poitiers, oratoire de Molante, c'est là qu'elle est plantée
Au cœur de toute humanité sauvée !

Des pierres assemblées, des rochers en surplomb, un trou béant...
Il n'y fallait qu'un cri pour que naisse l'offrande.
Cris des miséreux, cris des nantis, cris des sans voix,
Les pierres vous entendent et appellent les passants au détour d'un chemin !
Compassion, Miséricorde, Amour de Charité,
Réponses des veilleurs à la suite du Ressuscité.

Une Maison-Mère, source de fondations et de refondations
Sur un sol où depuis si longtemps on s'est donné,
Où les pierres ont une âme, disent le passé.
Puits sans cesse ensemencé : en se penchant on lit toute l'histoire
Dans des reflets pourtant neufs qui disent les naissances
Et invitent à oser !

Pierres d'un escalier, pavés d'un oratoire, rochers qui abritez des grottes incertaines,
Murs d'un prieuré, petits cailloux de nos allées, vous nous dites d'aimer, de
donner, de continuer...
un jour, les pierres deviennent PAROLE !